

Inspiré par les rythmes du quotidien

Le percussionniste virtuose Alexej Gerassimez est invité samedi dans le cadre de la série EclatsConcerts



Il n'y a pas que la grosse caisse dans l'arsenal du percussionniste Alexej Gerassimez, mais aussi des objets insolites. © Nikolaj Lund

Elisabeth Haas

Publié le 1 février 2018

Temps de lecture estimé : **5 minutes**

Fribourg » La saison d'EclatsConcerts promet d'entraîner samedi le public fribourgeois dans des mondes inexplorés: en invitant le percussionniste star Alexej Gerassimez, né à Essen, elle met à l'honneur un virtuose phénoménal, qui ne maîtrise pas seulement les instruments habituels d'un percussionniste, mais utilise aussi toute une série d'accessoires insolites. A tout juste trente ans, il a fait l'ouverture de l'Elbphilharmonie à Hambourg. Interview.

Comment avez-vous élu les percussions comme «votre» instrument?

Alexej Gerassimez: J'ai grandi dans une famille de musiciens. J'allais déjà très jeune en concert. Quand j'ai entendu *Le Sacre* de Stravinski pour la première fois, j'avais 3 ou 4 ans, je ne tenais plus en place sur ma chaise. D'aussi loin que je me souviens, j'ai tapé sur tout ce qui faisait du bruit. Ça a commencé dans la cuisine de ma mère.

Aujourd'hui vous «tapez» toujours sur des objets du quotidien...

En somme ça n'a pas changé (*rires*). Je voulais absolument commencer la musique par la batterie. Mais l'idée n'enthousiasmait pas particulièrement mon père, qui est trompettiste. Comme mon frère, j'ai d'abord joué du piano.

Pourquoi faites-vous aussi de la percussion sur des disques de frein, des tonneaux ou des hélices de bateau?

Une canette en fer blanc sonne mieux que des plots en bois. Il y a de la résonance. Ce genre de phénomènes acoustiques m'a toujours fasciné. Mais je ne choisis pas des objets, ils viennent à moi. Chaque fois que je vois un objet, inconsciemment, je me demande comment il sonne. Je joue par

exemple une pièce sur une bouteille en plastique. Je l'ai imaginée durant un déjeuner. On peut découvrir des rythmes et des sons tous les jours, c'est une question d'attention au moment présent.

Si vous avez joué de la batterie, vous avez aussi fait de la musique rock?

Oui, j'ai aussi fait de la pop. J'ai touché à tous les genres. Dès le début, j'ai apprécié la diversité que permettent les percussions. J'ai d'ailleurs continué le piano, il m'arrive toujours d'improviser, de jouer du jazz.

Comment le monde des percussions a-t-il évolué depuis vos débuts?

Il y a eu une première soliste, Evelyn Glennie. Elle a été marquante. Avec elle, on a tout à coup pris conscience de quoi les percussions étaient capables, elle a élevé les exigences techniques mais aussi mis en évidence les possibilités acoustiques. Mais je crois que s'il y a eu une évolution, elle est aussi due à la globalisation. Nous vivons une explosion de styles et de genres. Entre les rythmes africains, les chants indiens ou les instruments asiatiques, quasiment tout est possible aujourd'hui. Une diversité incroyable d'instruments est disponible. Mais je plaide pour qu'on ne se perde pas dans cette masse. Il faut garder en tête que les choix, quand on compose, doivent faire sens.

Jouez-vous encore en tant que membre d'orchestre symphonique?

Peut-on vivre d'une carrière de soliste?

Je ne joue plus que comme soliste, seul ou avec orchestre. Et je collabore encore régulièrement avec différents petits ensembles, à la recherche de nouveaux sons. J'aime ce rôle-là, qui me permet de faire découvrir au public toutes la diversité des percussions.

Comment toucher le public quand tout le répertoire solistique, quasiment, est contemporain?

Dans l'histoire de la musique occidentale, en général, les meilleures pièces sont celles qui ont traversé le temps. Mais s'agissant des percussions, il a d'abord fallu que des compositeurs apprennent à écrire pour ces instruments. Toutes les pièces contemporaines ne sont pas bien écrites. Faute de recul, nous nous trouvons en plein dans ce processus de sélection. Au XXe siècle, Schönberg, Cage, Xenakis ont fait beaucoup pour les percussions, ils ont cherché de nouvelles couleurs, ils ont développé des styles. Mais leurs œuvres sont très intellectuelles et parfois éloignées, à mon avis, de la physicalité des instruments. Aujourd'hui on écoute aussi avec ses émotions, il est permis à nouveau d'écrire de manière tonale. On vit une sorte de rafraîchissement bienvenu dans le monde de la musique classique: on peut écrire dans toutes les directions.

A Fribourg, vous jouerez aussi vos propres compositions.

Les œuvres que j'écris naissent d'une nécessité, quand je vois des endroits qui n'ont jamais été explorés. Je pense que le public va découvrir des choses qu'il n'a jamais entendues. En concert, je cherche des chemins de traverse. Je joue autant du Xenakis que du jazz. C'est ce que je trouve beau dans les percussions: elles créent des liens. Il y a des formes de tambours dans toutes les cultures musicales. Les rythmes relient les gens. Toute notre société vit selon des rythmes, sinon elle ne fonctionnerait pas. Le rythme est une notion originelle, il crée un vivre-ensemble.

Sa 20 h Fribourg, Musée d'art et d'histoire, salle du Lapidaire.